



L47
4658

10 Livraison.

HACHETTE & C^e
Libraires-Éditeurs
79 BOUL. ST GERMAIN
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

JULES GOURDAULT

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

La Suisse est le pays d'Europe le plus visité des touristes, et chaque année voit croître le nombre des caravanes qui vont admirer ses glaciers, écouter le bruissement de ses cascades, respirer la senteur de ses vallons. « Il semble, écrit M. Élisée Reclus, qu'une existence est incomplète, lorsqu'il lui manque la joie d'un voyage dans les grandes Alpes. »

Est-ce à dire que la Suisse pourtant nous soit bien connue ? Il est certainement tels de ses sites, Vevey, Interlaken, Grindelwald, Zermatt, Lucerne et son lac, qu'une plume rebelle aux banalités ne peut plus songer à dépeindre avec cette douce prolixité que se permet encore, haut la main, le voyageur revenu du Japon ou des rives vierges du Madeira ; mais, en dehors de certaines excursions classiques, que la mode impose de plus en plus comme pèlerinages de rigueur, et qui ne sont, après tout, qu'une sorte de mise en goût, la synthèse de l'étrange territoire occupé par l'agglomération, très-étrange aussi, des anciennes peuplades helvétiques, ne se résume point en une page que tout le monde puisse réciter par cœur. Par sa diversité même, par l'enchevêtrement inexplicable de ses parties, par les persistantes disparités qu'y offrent, sur un fond commun et inaliénable de liberté, les institutions, les mœurs et l'histoire, cette région, toute en contrastes et en replis, se dérobe, bien plus qu'on ne croit aux curiosités fugitives de l'ambulant porteur d'*alpenstock*. Originale, elle l'est à coup sûr, et elle ne saurait s'en cacher ; mais, dites-moi, vous êtes-vous déduit très-clairement les causes de cette originalité ? Non certes, car la déduction ne va pas sans longueur de temps, et présuppose une suite d'études et de séjours qui ne sont point le partage d'un chacun.

C'est ce tableau complet de la Suisse, telle que l'a faite la nature, et telle que les hommes l'ont aménagée pour y avoir demeure à souhait, qu'on se propose de tracer ici. Ce sous-titre : *Études et voyages*, un peu vague dans sa brièveté, a paru du moins laisser marge ouverte à tous les points de



RETOUR DU TROUPEAU.

HACHETTE & C^o
 IMPRIMERIE-ÉDITEUR
 79 BOULEVARD GERMAIN
 PARIS



dicton, appliqué aux vaches (1). Cette fois du moins les bergers — ils étaient au nombre de trois — demeuraient extraordinairement silencieux et placides.

Avant qu'ils eussent donné le branle au cortège, une vache brune sortit d'une étable qu'on venait d'ouvrir, pour s'en aller seule, suivant l'usage, boire un coup à la fontaine du chemin. Elle aperçut au tournant la bande agitée des laitières; incontinent, elle rabattit de ce côté. Celles-ci l'entourèrent, les mufles se touchant presque, et je vis la vache brune virer deux ou trois fois au milieu du groupe. Ce que ces bêtes se dirent en leur idiome ne se prête point à une traduction mot à mot; mais il était clair que de part et d'autre on prenait congé, on échangeait des adieux.



TYPE D'HABITATION VALAISANNE.

Une scène toute semblable eut lieu un instant après entre la troupe émigrante et deux représentants de l'espèce bovine escortés d'un cheval et d'un âne, sans doute camarades du même pré; après quoi, le détachement se mit en marche par le beau chemin en lacet qui monte à travers les vergers jusqu'au petit village valaisan.

Les vaches maîtresses, les *reines*, l'énorme *toupin* aux graves résonnances pendu à leur cou, les

(1) La montagne est généralement propriété de l'État ou de la commune. La commune l'adjuge aux enchères à un *amodiateur* ou fermier des alpages, qui est invité à faire d'avance sa consignation de fonds chez le secrétaire de la montagne mise en alpage. Le bail est ordinairement de trois ou six ans; moyennant une redevance annuelle, l'amodiateur exploite à son profit les pâturages. Il est rare que tous les animaux qu'il mène aux mayens lui appartiennent; beaucoup lui sont loués pour la saison par divers cultivateurs de la plaine. La somme qu'il paye pour une bonne vache laitière varie de 45 à 55 francs; par contre, il reçoit pour les jeunes bêtes qu'on lui confie une indemnité de 25 à 30 francs par tête. Cet amodiateur n'est pas toujours lui-même propriétaire de terrains dans le bas pays; en cas, l'hiver venu, il va dans quelque grande ferme « manger le foin à la toise », c'est-à-dire qu'on lui fournit là une étable pour le troupeau qui lui appartient en propre et le foin nécessaire à l'entretien de ses bêtes. Ce foin, il le paye de 28 à 30 francs les mille pieds cubes (perche cube) de 30 centimètres le pied.

cornes enguirlandées, avaient pris d'un pas relevé la tête de la colonne. Une buée blanchâtre commençait à baigner le front des montagnes situées à notre gauche, et refoulait en désordre vers l'occident quelques nuages minces et bizarrement effiloqués qui s'étaient reposés, la nuit, sur leurs crêtes.

La journée promettait d'être chaude. Pas un souffle n'agitait ni les hautes touffes de phragmites, ni les grandes herbes mélangées de fleurs versicolores qui débordaient des prés adjacents jusque sur la route. Les pâtres avaient à peine desserré les dents. Celui qui semblait avoir la conduite en chef de l'expédition était un grand garçon, originaire d'Évolène, au val d'Hérens, dont l'air attristé me frappa d'abord. Les deux autres offraient le pur type bas-valaisan; le plus jeune, arrivé la veille de Fully, avait ces jambes torses, ce buste inachevé, cet œil rougeaud et fixe, ces cheveux en filasse, ce sourire indécis et béat, qui annoncent le demi-crétinisme.

Leur tâche, au reste, était facile. Autant le troupeau qu'on ramène, le soir, pis traînant, du pacage à l'étable, a parfois l'humeur turbulente et fourrageuse, autant celui qu'on pousse dans la direction des mayens chemine d'un pas allègre et régulier. C'est à peine s'il donne le coup de dent à la touffe d'herbe la plus avenante. On dirait qu'il a peur de perdre le sentier ou de manquer à heure fixe la conquête de la terre promise.

Malgré tout, sur ces rampes ardues des grandes Alpes, le piéton, si peu qu'il se hâte, a toujours une avance marquée sur la bête de somme ou le ruminant; il lui faut, pour maintenir sa marche de conserve, flâner de propos délibéré à tous les buissons, de deux *trocets* ou bouts de chemin qui se raccordent, choisir invariablement le plus long, et se reposer paresseusement à tous les carrefours. Aussi le quart inférieur de la montagne avait-il émergé déjà des ombres de la nuit quand la caravane et moi nous atteignîmes la petite bourgade de Saxon.

Qui n'a pas vu un village valaisan n'a pas vu la chose du monde la plus originale et la plus étrange : je parle des villages bâtis dans le vieux style architectural du pays, et non de ces groupes de demeures plus modernes comme on en rencontre maintenant beaucoup dans la partie inférieure du canton. Qu'on se figure un fouillis inextricable de chaumières en mélèze noirci, dominé par une église blanche. De voies tracées, nulle apparence. Maisons, fenils, étables, tout se confond, s'enchevêtre et se bouscule sur un sol houleux, plein de mouvements saccadés, dont nulle main n'a pris la peine de discipliner les sursauts. Dans ces ruelles grimpantes, tordues, combles de fumier et d'immondices, le soleil ne pénètre qu'au prix de mille biais furtifs et à la manière d'un larron. Les granges surtout ont un aspect indéfinissable, qui rappelle les taupinières aquatiques du vieil âge lacustre. Ce sont des constructions suspendues sur des poutres, lesquelles poutres reposent elles-mêmes sur une assise inférieure de pierres brutes. On les juche, dit-on, de la sorte, pour que les souris et autres rongeurs sans vergogne n'y puissent pas atteindre le grain. Entre les pilotis se remettent pêle-mêle les chariots démontés, les traîneaux de montagne, les jougs à bœufs et les instruments agricoles de tout genre.

Quant aux maisons d'habitation, combien elles diffèrent de ces demeures bernoises si avenantes, si lustrées, dont les galeries sont généralement ornées d'un joli grillage et les ais des façades ouvragés de sculptures diverses ! La hutte valaisanne n'a de galerie que sur le côté. Les chambres, très-étouffées, n'ont pour fenêtres que d'étroites et barbares ouvertures, encombrées de morceaux de viande, de fromages ou de bottes de maïs en train de sécher. Les carreaux consistent uniquement en des ronds de verre unis par du plomb. Le toit d'ardoises ou de bardeaux est surchargé de grosses pierres, sans

doute afin que le fœhn, ce vent si redouté des vallées helvétiques, ne décapite point d'un coup l'édifice. L'aménagement intérieur va de pair avec ce mode tout primitif de structure. La même pièce sert d'ordinaire de cuisine, de salle à manger et de dortoir. Dans un coin est l'escabeau à un pied de la trayeuse; dans un autre gisent les grands coffres peints qui servent d'armoires. — Certaines maisons ont, il est vrai, un air un peu moins patriarcal; mais celles mêmes où la pierre entre comme élément principal représentent encore, avec leurs porches bas et profonds, leurs escaliers encastrés dans des murs massifs, leurs lucarnes en façon de meurtrières, guérites préférées de chats faméliques, un type architectural d'une simplicité plus qu'antique.

Au-dessus du village où nous venions d'entrer se dresse un vieux *burg* en ruine, ex-citadelle



VILLAGE VALAISAN.

d'un de ces barons du moyen âge, les Tavelli, les Rarogne, les La Tour, que les paysans du Valais ont su de bonne heure réduire à merci. Tandis que la troupe beuglante et ses conducteurs continuaient de suivre l'interminable montée qui serpente à travers le bourg, je coupai court par une ruelle pour escalader le mamelon. De l'ancienne demeure seigneuriale, il ne subsiste qu'une tour dans l'intérieur de laquelle je pus me glisser, en rampant, par une échancrure creusée à la base. Devant la tour, sur une terrasse un peu inférieure, s'élève la chapelle, qui a conservé, outre son porche en saillie, des débris de boiseries intérieures, le maître-autel, la chaire en maçonnerie, et tout un peuple grimaçant de statuette et de figurines mutilées. La crypte renferme un ossuaire où l'on a cessé depuis longtemps de maintenir un rangement symétrique. La bise, qui pénètre en hurlant par l'ouverture béante du caveau, s'en donne à cœur joie à travers ces pauvres ossements; aussi maint lézard qui s'était cru, en ce lieu, à l'abri de toute aventure, s'enfuit-il épouvanté au soubresaut inattendu d'un crâne qu'a réveillé, avant l'heure du jugement dernier, le choc grinçant d'un fémur.

Le tout, village et *burg*, est enserré entre deux torrents écumeux qui se précipitent avec fracas

par une double gorge, et vont se réunir au bas de la montagne dans un lit unique de cailloux, à côté de superbes plants de vigne qu'on a bien du mal à garantir de leurs atteintes. Plus haut se dessinent, en un relief noir, les grandes forêts de conifères qui font mine de vouloir monter à l'assaut du cône terminal de la Pierre-à-Voie ; mais celui-ci, fier de sa nudité, n'accepte d'autre parure que celle des



LE BURG DE SAXON.

neiges hivernales. Il tient en respect la petite avant-garde de pins et de mélèzes qui se hissent audacieusement vers lui : si bien que, d'en bas, ces quelques troncs détachés en colonne d'attaque au pied du rocher ont quasi l'air de soldats cramponnés, en grand péril de dégringolade, aux murs sourcilleux d'une forteresse.

Superbe est la perspective que l'on embrasse, vers la plaine, de ces ruines éternellement battues des tempêtes. Le panorama, bien circonscrit, offre une grandeur pleine d'âpreté et de sauvagerie.

La vallée du Rhône apparaît là dans sa merveilleuse simplicité de lignes. Depuis la fissure des gorges de Saillon jusqu'à la haute dépression de Salvan, on distingue nettement le dessin des monts, et l'œil se repaît à l'aise de tous les contrastes.

En bas, l'été règne déjà sans partage : les bois ont toute leur couronne de verdure, les blés et les seigles commencent à jaunir, les ceps feuillus montent vigoureusement aux échaldas; en haut subsiste, en revanche, mainte trace de l'hiver : la neige s'étale en larges plaques sur les parties planes des sommets, et dans les rigoles, où durant six mois elle a eu tout le temps de se durcir, elle résiste encore victorieusement à l'action dissolvante du fœhn et de la pluie.

Chaque jour néanmoins quelque pan de névé s'écroule. Dans deux ou trois heures, quand le soleil aura pris possession de l'espace, un bruit sourd annoncera l'entrée en scène des avalanches. En une seule matinée de printemps, de huit heures à midi, j'en ai compté ainsi plus de quatre-vingts; je parle uniquement de celles qu'on peut observer à l'œil, et non de celles qu'on ne fait qu'entendre, soit que leur chute ait lieu sur le versant opposé, soit qu'elles tombent d'une arête cachée et par des couloirs invisibles.

C'est là un phénomène avec lequel le touriste n'a pas toujours occasion de se familiariser, car, à l'époque où les étrangers affluent en Suisse, les avalanches de fonte printanière sont presque toutes résolues, et quant aux avalanches de glacier, lesquelles ne se produisent qu'à de très-hautes altitudes, il est fort rare qu'on en trouve beaucoup, à point nommé, dans ses horizons. C'est donc surtout de mai en juin, et à la suite de plusieurs journées de pluie tiède, qu'a lieu d'une manière suivie cette gigantesque dislocation des neiges alpestres.

Tout d'abord, pour une oreille inexpérimentée, le grondement d'une masse qui s'abîme n'indique pas précisément le point d'où elle dévale; il faut que l'ouïe s'habitue à le discerner, et que l'œil, instantanément averti, saisisse à sa naissance même, sur l'étendue d'un front de montagnes tourmenté, le sillon creusé par la ravine blanche. Le regard peut même acquérir une telle sûreté qu'il démêle et suit fort bien, à travers tout un crêpe de nuées, la gerbe de neige en mouvement.

La forme et la tonalité du phénomène présentent au reste de singulières variations. Le plus souvent la chute, commencée par un glissement presque imperceptible sur une paroi inclinée du roc, se termine par un ruissellement torrentueux, qui se brise avec un fracas de tonnerre, répercuté longuement par l'écho, sur les gradins successifs du mont. Parfois le bruit s'entremêle de crépitations inégales qui trahissent la nature diversement accidentée de la rainure où court l'avalanche; d'autres fois le phénomène semble avorter, et le mugissement s'interrompt soudain, soit qu'un obstacle ait arrêté la pelote au passage, soit qu'il l'ait contrainte à se diviser en minces filets réduits à suinter silencieusement, jusqu'à ce que, réunis de nouveau en une masse unique, ils arrivent en détonant dans quelque cuvette inférieure du défilé. Certaines de ces avalanches imitent à s'y méprendre le bruit de la fusillade, d'autres font croire au roulement d'un train en marche sur un terrain variant de densité; presque toutes entraînent avec elles des débris de terre, de rocher ou de végétaux qui accélèrent d'autant leur course et ajoutent une nouvelle force dévastatrice à leur pesanteur naturelle.

Comme j'interrogeais encore, du haut de mon observatoire, l'occiput rosé du mont des Vents, le peloton d'avant-garde des vaches maîtresses déboucha bruyamment au-dessous de moi sur la *vire* raboteuse qui longe le torrent de droite. Je laissai défiler la troupe au complet; après quoi, d'un pied montagnard, je regagnai le sentier en bordure pour reprendre la queue du cortège.

Nous quittons ici la région en quelque sorte historique de la montagne, nous sortions de la zone vivante et régulièrement cultivée, qu'une voie à demi carrossable relie à la plaine, pour entamer, par des routes abruptes et « muletières », l'escalade des parties rocheuses. Il était six heures du matin, et nous avons bien encore, au pas dont nous cheminons, pour près de trois heures de marche.

L'un des pâtres s'était tout à coup mis à chanter : un chant sans paroles, une enfilade pure de vocalises saccadées, qui se mariaient étrangement à la gamme soutenue des clochettes. Comme à un signal attendu, d'autres chanteurs répondirent d'en bas à ce ioulement : c'étaient les myriades de grenouilles du marécage, que les premiers frôlements du soleil venaient de réveiller sous leurs grandes herbes verdâtres. En un clin d'œil, les airs s'emplirent d'un éclatant *tutti* de coassements qui couvrait, à cette hauteur même, jusqu'à la voix du torrent. Les grenouilles du Valais sont bien les plus insolentes du monde. Il faut avoir vu s'ébattre dans ses murmurantes cités de roseaux ce peuple innombrable de batraciens pour se faire une idée exacte de leur turbulence et de leur audace. A certains moments de l'année, alors qu'une tiède humidité a pénétré le sol, la vallée entière leur appartient, et les fossés qui bordent les routes ne sont pour eux que des avant-postes commodes d'où ils s'élancent, les soirs d'orage, à la conquête de tout le pays.

Avec leur attitude provoquante, leurs yeux cerclés d'or, leur bouche largement fendue, leurs pattes qui figurent des membres humains, leurs cris tour à tour graves et stridents, entrecoupés d'éclats de rire moqueurs, on les prendrait pour les génies mêmes de l'inextricable *palus* valaisan, pour la descendance métamorphosée de ces « petits hommes » des légendes alpestres, de ces nains dont parlent les *Hortsagen*, qui, chassés de leur sourcilieux empire de rochers, auraient émigré en masse dans le monde inférieur des eaux.

Hélas ! en dépit de leur air d'assurance et de leurs chansons, les pauvrettes ne laissent pas de mener une vie lamentable, toute remplie de transes et de paniques. Un jour, c'est la sécheresse, un autre jour, c'est l'inondation qui menace de dévaster leurs républiques les plus florissantes. Un seul mouvement de ressac impétueux, et voilà tout ce peuple anoure brutalement mis en déroute. L'aveugle nature n'est pourtant point leur pire ennemie. Plus que le flux mugissant des eaux qui débordent, plus que l'ardeur corrosive des souffles de l'été, ils appréhendent, par expérience, le frissonnement imperceptible qui agite, à l'air parfumé de midi, les tas de mousse aux reflets d'or ou les hampes moelleuses des roseaux palustres ; l'horrible et sournoise vipère est là sans doute en embuscade, épiant le moment propice pour saisir au train de derrière la bestiole imprudente, et la dévorer gloutonnement.

Toutefois le malfaiteur le plus redouté ici, c'est encore l'homme. Petit têtard, ignorant des choses de ce monde, semble à peine songer qu'il existe ; mais les anciens du marais savent l'honorer de toute la défiance qu'il mérite. Non content de venir, à de certains jours, avec sa faucille, couper sans miséricorde les longues herbes à l'abri desquelles naissent et grandissent les colonies de la gent batracienne, cet ennemi héréditaire organise contre le peuple entier des guerres féroces d'extermination.

Par une douce soirée de printemps, à l'heure où mille bruissements pacifiques, emplissant au loin la campagne, invitent les grenouilles et leurs larves à se reposer au bord des canaux, quand des milliers de pucerons menus couvrent les feuilles et les chaumes, et qu'on voit l'escargot rampant et cornu s'allonger voluptueusement sur le sol, de sinistres reflets de torches embrasent soudain l'atmosphère. C'est une horde de chasseurs qui vient entreprendre une razzia le long des mares et des rigoles. Un moment après, d'âcres odeurs de carnage se répandent jusqu'au plus profond des grottes

aquatiques. Hommes, femmes et enfants, — ni âge ni sexe n'ont de pitié, — écument à qui le mieux les fossés fleuris, et armés de ciseaux, comme les Parques, tranchent prestement les cuisses de chaque batracien qu'ils saisissent, rejetant ensuite les corps mutilés et sanguinolents, curée offerte aux insectes coureurs de nuit.

L'étroite rampe où la caravane venait de s'engager suivait donc les rives nues et pierreuses du torrent, dont le cours se perdait plus haut dans de sombres bauges de verdure. Les eaux, grossies par la fonte des neiges, mugissaient effroyablement : des troncs entiers y flottaient, achevant de s'écorcer aux aspérités de la gorge. Non loin de là, on apercevait une section d'aqueduc, car les Valaisans, soit dit en passant, ne méritent pas absolument le reproche d'inactivité et d'incurie qu'on leur a fait trop volontiers. Si, au point de vue de certaines cultures, ils sont en arrière sur beaucoup de leurs confédérés, cela tient surtout aux mille éléments dévastateurs, éboulements, inondations, ruptures de glaciers, avalanches, avec lesquels ils ont à compter ; mais, que l'on considère par exemple l'aménagement des eaux de montagne dans le Valais, on est frappé des efforts prodigieux accomplis par les habitants de ce canton pour assurer au mieux l'irrigation du pays.

Dès le quinzième siècle, nous apprend le révérend père Furrer, les Valaisans, surtout ceux des hauts *dizains*, avaient sillonné leurs alpes d'un réseau de puissants aqueducs ou *bisses*, ayant souvent plusieurs lieues d'étendue et destinés à fertiliser les pentes arides ; ces canaux, dans le dialecte local, reçurent le nom de *Suonen*, d'un mot de l'ancien idiome allemand, *Suon* (juge), parce que les magistrats de ce temps tenaient parfois tribunal au point de jonction de deux bisses.

L'établissement d'un bisse est un travail véritablement gigantesque, bien digne après tout de ces hommes industriels et hardis qui ont suspendu tant de merveilleuses galeries aériennes au sein des gorges les plus sauvages. En sachant comment ce travail s'opère, on devine comment a pu s'opérer la conquête plus terrible encore des sinistres abîmes où nous avons vu se précipiter les flots du Trient et ceux du Durnand.

Comme il faut souvent que le canal suive des parois perpendiculaires de rocher, des hommes plongent dans le gouffre, suspendus à une corde, et pratiquent au mur vertical les trous destinés à recevoir les poutres de soutènement. Si le rocher présente des courbures, on y perce un tunnel pour y faire passer l'eau. Si la pente est sujette à s'ébouler, le conduit est creusé en terre et recouvert de planches, par-dessus lesquelles pourront glisser inoffensivement les débris. Au printemps, le « tuteur » du bisse convoque au besoin les intéressés pour aviser aux travaux d'entretien. L'œuvre de réparation est souvent plus pénible encore que ne l'a été celle de construction. Là où l'aqueduc consiste en sections couvertes, il faut que l'ouvrier s'y introduise à plat ventre, s'exposant ainsi à de terribles accidents, comme celui qui arriva en 1845 au bisse de Gampel, à l'entrée de la vallée de Loetsch. En été, aussi longtemps que durent les nécessités de l'arrosage, maint canal a jour et nuit un surveillant qui prend soin que le cours de l'eau ne s'interrompe pas. Sur quelques points du canton, à Viège notamment, on a installé un marteau mù par une roue que fait marcher le ruisseau et qui frappe sur une planche des coups retentissants.

Une autre preuve non moins caractéristique de l'activité industrielle des hommes du Valais, c'est la manière dont ils font voyager ces bois de coupe dont nous venons de voir des échantillons passer sur le torrent de la Vire-aux-Mayens. Il ne suffit pas en effet d'établir aux bons endroits des moulins



à scie. Si la fonction du moulin à scie est de scier prestement les arbres, la matière sciable n'a pas pour fonction de venir d'elle-même au moulin. Je me trompe cependant : quand le moulin est à portée de la montagne, quand cette montagne a au flanc quelque-une de ces rainures lisses (*dévaloirs*), comme celles qui strient par places les croupes de la Pierre-à-Voie, on peut dire que les troncs viennent s'offrir presque tout seuls aux dents de la scie.

La pente est-elle trop abrupte pour que l'arbre ait chance de fournir sa dégringolade sans éprouver d'accident grave, on en est quitte pour construire ce qu'on appelle une *rize*.

La rize est la sœur jumelle du bisse, en quelque sorte : c'est un canal demi-circulaire formé d'un emmanchement de longues tiges de sapin, celles des bords relevées et soutenues par des rangées de



MOULIN A SCIE.

pieux. Le bois est lancé par ce couloir malandreur, dont il finit par polir si bien les nodosités qu'il y file bientôt comme une flèche.

Mais les choses ne vont pas toujours aussi simplement. Où seraient, à ce compte, les côtés épiques du métier de bûcheron alpestre ? Métier double, le plus souvent : l'homme est à la fois bûcheron et flotteur ; il n'a pas quitté la cognée, qu'il lui faut manœuvrer la perche ; il ne sort des solitudes de la futaie que pour tomber aux abîmes de l'air ou de l'eau.

La forêt est là-haut, tache noire au front du ciel bleu. On abat les troncs, s'il se peut, avant le retour du printemps ; puis, les arbres une fois par terre, il faut les mettre en mouvement. Il s'agit, je suppose, d'arriver de ruisseau en ruisseau à la plaine du Rhône supérieur. Une annonce est insérée dans la feuille d'avis du chef-lieu : « Sous due autorisation, un tel, de telle localité, fera dès aujourd'hui par tels torrent et rivière jusqu'à tel endroit un flottage de bois d'essences diverses ; défense est faite de toucher à ces bois sous aucun prétexte, à peine d'être traduit en police correctionnelle. »

En général, comme c'est le cas dans le massif très-enchevêtré qui court de la Dent du Midi au Cervin, la première ravine que l'on atteint, au moyen de rizes par exemple, ne contient qu'un maigre

filet d'eau où de petites billés peuvent à peine voguer. La besogne première de l'ouvrier est de transformer ce filet d'eau en un véritable torrent temporaire; c'est une sorte de miracle à faire, celui de la multiplication des flots. On s'en tire comme il suit.

Une écluse est établie au-dessus du point où débouche la rize, et cette écluse en s'ouvrant laisse fuir une masse liquide dont le dégorgement impétueux a raison des plus lourds fardeaux. Tiges menues et gros troncs passent par là, un à un, de la même allure. On gagne ainsi tant bien que mal un cours d'eau plus digne de ce nom, assez fort pour transporter spontanément les bois. Alors commence à proprement dire le flottage.

Les masses qu'on livre au torrent ne forment pas, comme chez nous, des trains-radeaux dûment ficelés et équilibrés pour une navigation monotone entre deux berges toujours semblables; non, la nature même de la route fluviale, les accidents inépuisables du parcours, les risques du voisinage, tout s'oppose à un si bel ordre. Les torrents alpestres, — souvenez-vous du Trient, — ont une façon toute particulière de cheminer. Ils se creusent leur lit à la diable, au fond de gorges escarpées où manque tout rudiment de sentier de halage. Le bois une fois engagé dans ces effroyables défilés, adieu tout gouvernement! c'est le triomphe illimité de l'anarchie entre deux murailles de rochers à pic. Le torrent se rebiffe comme il lui plaît contre la « flottée »; il profite de chaque étranglement qui obstrue la route pour acculer contre une saillie ou retourner juste en travers la plus grosse bille de la masse. Celle-ci, immobilisée, forme une banquette infranchissable où viennent s'échouer l'un après l'autre les troncs nageant à la suite. Il y en a bientôt tout un entassement babélique.

Les conducteurs de la flottée qui suivent d'en haut la marche aventureuse de leurs bois, comme Xerxès du haut de son trône surveillait les péripéties de la grande bataille, aperçoivent bien le point d'achoppement. Que faire? s'en remettre au caprice des eaux du soin de détruire ce que le caprice des eaux a créé? c'est peut-être se condamner à une longue attente, et ce sont sortes d'éventualités dont le compte ne figure point sur les registres de l'entrepreneur.

Le flotteur n'hésite pas. D'ordinaire, il connaît par cœur son torrent; depuis l'enfance il lutte corps à corps avec lui; il en a sondé tous les gouffres, exploré toutes les cavernes, tâté du pied toutes les corniches accessibles. Rien qu'à la façon dont les eaux y donnent de la voix, il sait le niveau qu'elles marquent aux entailles des rochers indicateurs de l'étiage. Toute l'histoire du monde se résume pour lui dans les variations capricieuses de ce cours d'eau, tour à tour emporté et bénin, dont on se transmet par tradition les annales. Annales sombres parfois, et qu'on ne pourrait sans frisson coucher par écrit! En telle année, tel jour, à telle heure, les flots ont dévoré telle victime. C'était le jour de saint Barnabé, ou de saint Luc, ou de saint Cyrille. Montez au *plantage* d'en haut, et poussez la porte du chalet, entouré d'un champ de pommes de terre, qui s'adosse aux grands châtaigniers: vous trouverez encore la veuve en deuil et le fils.... Le fils, insouciant, s'apprend déjà à manier le *grespil* du père et à gouverner la course des bois.

Donc, l'homme n'hésite point, pas plus qu'il n'a hésité ce fameux matin où, à l'insu de sa femme et sous prétexte de flottée, il est allé s'engouffrer tout seul, comme le *Plongeur* de Schiller, dans le plus horrible entonnoir des gorges, à seule fin d'y chercher le trésor, toujours introuvable, qu'on y dit caché. Si, le long de la paroi, il existe des semblants d'encoches, il descend par là, la perche ferrée en main; sinon, comme le constructeur de *bisses*, il se fait jeter dans l'abîme au bout d'une corde.

Là, debout sur le tas, à demi noyé dans l'écume des ondes rejaillissantes, de la pointe et du croc

de son grespil il harponne. Il pousse une souche, il tire l'autre, jusqu'à ce que, l'arbre de soutènement une fois dégagé, tout s'écroule et que la masse se remette à voguer. Heureux alors le flotteur, s'il n'est pas emporté avec la masse ! La clef de voûte ne se peut-elle trouver, labeur centuple et mêmes risques. Il faut démembrer la pyramide pièce à pièce, prendre chaque bille l'une après l'autre pour la rejeter en avant. Moins rude et moins périlleuse paraît encore, comparée à celle du bûcheron-flotteur, l'existence si accidentée du chasseur de chamois.

Encore une heure et demie d'écoulée ; la chaleur est accablante. Au sortir de l'âpre région des roches nues, nous sommes entrés dans une vaste forêt de pins entremêlés de bouquets de hêtres. Le torrent a disparu derrière une série de *tors*, accotés au plan moyen de la montagne comme de gigantesques paliers d'escalier à une terrasse ; mais nous entendons toujours sa grande voix dans le lointain.

Le long de la rampe, de plus en plus raide, qui déroule ses zigzags au travers de la futaie, la végétation est magnifique. La spirée aux panicules blanches, la campanule à clochettes, l'odorant cytise, le rhododendron, l'églantine aussitôt fanée qu'épanouie, pointent de toutes parts dans les clairières, que parsèment pittoresquement une multitude de petits rocs fendillés et recouverts d'une mousse roussâtre ou dorée.

Le grand pâtre est devenu un peu plus communicatif. A travers les obscurités de son patois si complexe, j'ai saisi une lueur de sa vie morale. Ce pauvre *senn* avait eu le malheur de tomber amoureux fou d'Eisi (Élisabeth), une jeune fille qui habitait « par delà », — du doigt il me montrait derrière la montagne la direction de la vallée de Bagnes.

La famille d'Eisi avait été presque riche autrefois. Elle possédait deux chalets aux environs de Chables et un moulin près de la Dranse. Mais une catastrophe subite, — crue de rivière ou incendie, — était venue tout détruire. Un accident pire, et dont la Dranse n'était pas comptable, c'était qu'Eisi, à vingt ans, avait tout à coup jeté son bonnet par-dessus les ruines du moulin patrimonial.

L'instrument inopiné de sa damnation avait été une mandoline.

Un de ces ménestrels piémontais, aux longs cheveux et aux yeux noyés, comme il en passe chaque année d'Aoste au val d'Entremont, avait, par les insidieux accords de son luth, troublé la cervelle de la Valaisanne, qui était partie un beau matin pour Martigny, et de là, par le chemin de fer international, pour Genève.

Depuis lors, Michel le grand pâtre, avec un remarquable esprit d'induction, cherchait querelle à tous les instrumentistes du pays où le *sz* résonne qu'il surprenait au printemps sur les chemins du Grand Saint-Bernard ou du Simplon ; mais il avait beau rosser en conscience le peuple innocent des aèdes transalpins, Eisi n'en demeurait pas moins perdue pour lui, et le bruit avait même couru, au bout de quelques mois, que l'infidèle, abusant de plus en plus des facilités de locomotion qu'a inventées le génie moderne, était allée poursuivre sa carrière aventureuse jusque dans la « grande Babylone ».

Telle était, paraît-il, l'unique cause pour laquelle le grand pâtre, que la nécessité ne condamnait point à ce genre de vie, s'était mis « fruitier de mayens » ; il avait besoin de se recueillir quelques mois chaque année, de faire une *cure* périodique de solitude sur ces hauts alpages comme lui pleins de silence et de mélancolie.

Pendant cet entretien à bâtons rompus sur la *vire* ombreuse de la forêt, les horizons derrière nous s'étaient modifiés d'une façon presque fantastique. Au dernier regard qu'une éclaircie du massif



People's Choice

FIOTTAGE.

m'avait permis de jeter sur la plaine, j'avais aperçu encore, scintillant aux feux du soleil, sous le pied des monts opposés, le cours jaunâtre du Rhône; maintenant la ligne du fleuve avait disparu, et avec elle s'était évanouie toute trace de ce grand ravin, large de plus de trois kilomètres, qui auparavant se déployait si magnifiquement à mes yeux. N'étaient les jeux de lumière et d'ombre qui indiquaient à l'observateur expérimenté l'existence de l'invisible dépression, on eût cru que les pentes de la Pierre-à-Voie allaient toucher en pleine poitrine et sans solution de continuité les croupes situées vis-à-vis.

Cette brusque éclipse de tout un monde, cet écrasement instantané d'une immense vallée florissante de vie et de culture entre deux hautes murailles alpestres ajustées soudain l'une à l'autre comme par un coup de baguette magique, avait quelque chose qui terrifiait l'imagination. On sait à quelles innombrables erreurs d'optique on est exposé quand on veut démêler d'en bas quelque grand écheveau de montagnes; il suffit parfois d'un simple appendice vertical d'une centaine de mètres d'altitude pour fausser toutes les notions du touriste sur la configuration réelle du massif, sur l'ensemble de ses dépressions et de ses reliefs. Combien plus décevants encore sont souvent les aspects inférieurs envisagés du sein d'un de ces massifs! Saillies et creux, tout se contracte, tout s'enchevêtre, tout se confond dans des effets de juxtaposition et de soudure incompréhensibles.

Si, à ce point de la montée, j'avais perdu de vue la plaine du Rhône, en revanche les croupes majestueuses de la Pierre-à-Voie s'allongeaient devant moi avec une ampleur de plus en plus singulière. Sur un vaste plateau herbu et fleuri, au débouché même de la forêt, nous retrouvâmes, transformé momentanément en un paisible ruisseau, le torrent désordonné qui faisait plus bas un si beau vacarme. Il est vrai que toute la prairie, au bord de laquelle s'élevait une hutte de bûcherons, était littéralement inondée par lui. Bêtes et gens flaquèrent à l'envi du pied dans le marécage.

Tout autour, des groupes de mélèzes commençaient à marier leur verdure claire aux aiguilles sombres des autres conifères. L'endroit, en somme, était charmant. L'air et le parfum y étaient déjà ceux des mayens. Force fut aux pâtres de laisser les vaches s'ébattre là un bon quart d'heure.

Ce n'était pourtant qu'une oasis de passage, au sortir de laquelle les aspects recommencèrent de se hérissier à plaisir. Le ruisseau, qui tout à l'heure s'extravasait si doucement au travers du pré, reprit allure de torrent, et se replongea dans l'abîme écumeux d'un défilé. La rampe sinueuse sur laquelle nous longions le gouffre s'appuyait de l'autre côté à une gigantesque paroi de rochers ruineux qui avaient encombré la route de leurs éboulis. Les trente bêtes du troupeau n'y pouvaient passer qu'une à une; aussi fut-ce, sans contredit, pour le pittoresque du spectacle, la partie la plus curieuse de l'ascension.

C'en fut aussi pour moi la plus critique, car le torrent, dans ses mouvements inconsidérés, avait entièrement disloqué le pont de fascines et de gravier qui formait passage d'une rive à l'autre. Nul moyen de biaiser. Le mur de rocher était toujours là, inaccessible et rugueux. Pour surcroît, le grand pâtre, allongeant l'index vers une sorte de bourrelet conique qui surplombait farouchement la gorge à la distance d'une centaine de mètres, m'affirmait de son ton le plus sérieux que l'alpage « était là derrière ».

Quelque défiance de mes yeux que l'expérience m'eût apprise, j'avoue que je n'en crus rien. Quelle apparence qu'à cette informe gibbosité, qui ne semblait tout au plus qu'un accident quelconque de la *vire*, pût s'accoter une aire de mayens susceptible de fournir pâture, des semaines durant, à trente vaches des plus belles mangeuses?

J'attendis que tout le détachement, ayant les bergers en serre-files, eût franchi, non sans de

fabuleux rejaillissements de l'onde cristalline, le gué malencontreux qui barrait la route, et je m'engageai à mon rang, tout botté et tout ruisselant de sueur, dans le gigantesque remous.

Mon bâton soutint ferme l'assaut des vagues glapissantes. Bien m'en prit toutefois de n'avoir pas besoin de parfaire la digestion de quelque copieux déjeuner.

L'étreinte de ces flots glacés, qui m'enveloppèrent jusqu'aux genoux, suspendit net pendant quelques secondes les battements de mon cœur raidi ; mais l'approbation silencieuse du grand pâtre, qui m'avait d'abord regardé naviguer d'un air de doute, me fut un premier réconfortant. Le soleil de juin, par ses chaudes et discrètes fomentations, m'en fut un autre, non moins précieux. A peine sorti du ruisseau, je me sentis comme à l'étuvée.

Il était neuf heures. Le pâtre avait-il dit vrai en m'affirmant que les mayens nichaient derrière le grand cône ? Je résolus de m'en assurer incontinent.



SUR L'ALPE.

L'éminence offrait, pour un piéton qui sait marcher sur les mains, des facilités nombreuses d'escalade. Je laissai donc toute la file dévider lentement sous ses pas les spires interminables du sentier, et j'attaquai à quatre pattes la butte sourcilleuse.

En quelques minutes, je fus en haut. Là, je faillis pousser un cri de surprise admirative.

Devant moi, jusqu'au pied de la longue arête boisée dont j'ai parlé, s'étalait, sur un espace déclive de près de deux kilomètres en tous sens, un éblouissant tapis de verdure, agrémenté de huttes noires aux formes les plus étranges.

Non, jamais chercheurs d'Eldorados n'éprouvèrent en atterrissant aux plages convoitées plus de joie que je n'en ressentis à l'aspect de cette merveilleuse solitude.

Ah ! les vaches, mes compagnes, attardées là-bas sur la *vire*, avaient le droit de faire de beaux rêves. La nature leur avait préparé dans ce repli de la grande montagne une table d'une somptuosité sans pareille. A l'herbe courte et fine se mélangeaient des myriades de plantes aux sucres savoureux, de fleurs d'une délicatesse extraordinaire, chrysanthèmes, alchimilles, pois, benoîtes dorées, mille-feuilles, agrostides, — je ne saurais les dénommer toutes, — dont les vertus lactifiques devaient enfler chaque jour davantage les mamelles du troupeau relégué dans ce doux exil.

vue et coudées franches à tous les groupements ; l'étendue de l'ouvrage permettra du reste à l'auteur de traiter à fond le sujet, au lieu de s'astreindre à une simple esquisse comme dans l'*Italie*. La représentation pittoresque des choses formera naturellement le gros du tableau ; mais le drame humain s'y mêlera autant qu'il le faut. Les annales de la Suisse, très-confuses d'apparence, projettent d'admirables reliefs, que la légende a partiellement ouvragés après coup, et qu'on s'efforcera, au besoin, de remettre dans leur pureté. Chaque canton, chaque commune même a ses archives propres et son ruisselet historique à part. Sans se perdre, au champ de la reculée, dans le dédale des vieilles chroniques et des documents, on se contentera de faire halte à de certains tournants décisifs qu'on trouve en la vie des peuples comme en celle des individus, et l'on aura soin surtout de montrer à la suite de quels événements les divers groupes helvétiques sont arrivés à s'unir en un faisceau de confédérés.

Les bêtes, ne vous en déplaise, tiendront leur place en ce livre ; les bêtes, dans ce monde alpestre, ont en quelque sorte droit de cité ; elles jouent leur rôle, non médiocre, à côté des hommes, et l'on peut dire que, sans l'harmonieux tintement des « sonnailles », la gamme des bruits y serait incomplète. Enfin la menue aventure arrivera aussi en son lieu, mais discrète et comme fondue aux tons de l'ensemble, afin que l'ouvrage, autant que possible, demeure en tout consubstantiel au pays même qu'il décrit.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4 de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraîtra régulièrement une livraison par semaine à partir du 27 Avril 1878.

